

**AFFIRMER SON IDENTITÉ PAR LA DIFFÉRENCIATION : PLACE
DES FÊTES DE SAMI TCHAK¹**

**ASSERT THE IDENTITY BY THE DIFFERENCIATION: PLACES
DES FÊTES OF SAMI TCHAK**

**AFIRMAR SU IDENTIDAD MEDIANTE LA DIFERENCIACIÓN :
PLACE DES FÊTES DE SAMI TCHAK**

A. Mia Elise ADJOUMANI²

Résumé

Cet article montre comment un personnage issu de l'immigration exprime son positionnement identitaire au regard des deux cultures au confluent desquelles il se trouve: celle de ses ascendants immigrés et celle de la société d'accueil où il a vu le jour. Dans le roman de Sami Tchak, Place des fêtes, l'affirmation identitaire du protagoniste se traduit par la propension de ce celui-ci à dévaloriser la culture de sa société d'origine et à placer celle de la société d'accueil sur un piédestal. Il s'agit ici de mettre en exergue les enjeux de cette double démarche de rejet et d'attachement.

Mots-clés : Identité, différenciation, culture, image, immigration

Abstract

This article shows how a character born in the society where his parents have immigrated expresses his identity status with regard to his two cultures: that of his immigrant ascendants and that of the host society. In the novel of Sami Tchak, Place des fêtes, the identical assertion of the protagonist is translated by the inclination of this one to depreciate the culture of his origin's society and to give value to the host society. This study's aim is to reveal the stakes of this double approach of refusal and attachment.

Keywords: identity, differentiation, culture, image, immigration

Resumen

El presente artículo muestra cómo un personaje nacido de la inmigración opera la elección de su identidad respecto a las dos culturas a la confluencia de las cuales se encuentra : la de sus padres inmigrados y de la sociedad de acogida en la que nació. En la novela de Sami Tchak, Places des fêtes, la afirmación identitaria del protagonista se traduce por la propensión de éste a desvalorizar la cultura de su sociedad de origen al tiempo que valora excesivamente la de su sociedad de acogida. Se trata aquí de poner de relieve el sentido de esta doble actitud de rechazo y apego que tiene el personaje simultáneamente.

Palabras clave : Identidad, diferenciación, cultura, imagen, inmigración

¹ Tchak, S., *Place des fêtes*, Gallimard, Paris, 2001, 294 p.

² a.elisel@voila.fr, Université de Cocody-Abidjan, Côte d'Ivoire

Le thème de l'identité est l'un de ceux qu'on relève dans le roman africain francophone depuis la naissance de celui-ci. De cette époque jusqu'à nos jours, il y a été décliné en diverses variantes. Selon Mohamadou Kane¹, le traitement de son versant culturel dans les textes romanesques a connu trois phases: celle de « l'identité occultée », celle de l' « identité revendiquée » et celle de l' « identité en question », toutes déterminées par l'évolution du contexte historique et littéraire africain. Dans la littérature contemporaine, notamment les romans traitant de l'immigration, se signale une tendance qui apparaît comme une résurgence de la première période ci-dessus nommée. Si à l'époque coloniale la défense de l'identité culturelle africaine a été subordonnée à la quête du progrès et à la volonté de contenter un lectorat acquis à la cause coloniale, dans l'oeuvre de Sami Tchak, en l'occurrence, le rejet de l'identité africaine – culturelle et nationale – est également lié à des préoccupations conjoncturelles. Ici, les défis semblent déborder le strict cadre de la rencontre culturelle Afrique/Occident pour s'apparenter à ceux de la mondialisation². La planétarisation des flux culturels, économiques, etc., impliquant d'une certaine manière des questions d'hégémonies, paraît rendre certains pôles géographiques et culturels plus attractifs que d'autres. Le choix prégnant de l'identité de la société d'accueil semblerait ainsi dicté au protagoniste de *Place des fêtes*, né dans un contexte d'immigration, par le souci d'être du « bon côté ». Aussi l'ambition de cet article est-elle de mettre au jour les enjeux de ce texte saturé d'indices d'un discours de différenciation³ identitaire dont l'on ne manquera pas au préalable de restituer le processus. Il s'agira de montrer comment à partir d'une démarche imagologique consistant en l'édification d'une « hétéro-image »⁴ dévalorisée de la société d'origine, le protagoniste issu de l'immigration se différencie des siens et exprime son positionnement identitaire.

I- La confrontation du « Je » et d'« eux »

¹ Kane, M., « Le thème de l'identité culturelle et ses variations dans le roman africain francophone », in *Ethiopiennes* n° 4, Revue trimestrielle de culture négro-africaine (version électronique), 3e trimestre 1985 volume III n°3.

² « [Le terme] signifie l'accroissement des flux, notamment du volume des échanges commerciaux, de biens, de services, de main-d'œuvre, de technologie et de capital à l'échelle internationale et dérive du verbe “ mondialiser ” », www.wikipedia.org.

³ La différenciation est « une ensemble de phénomènes par lesquels des personnes [...] inventent de nouvelles dimensions de jugements ou d'évaluation relatives aux modes de faire et d'être avec autrui ». Camilleri, C. ; Kastersztejn, J. ; Lipiansky, E.M. ; Malewska-Peyre, H. ; Tobaada-Leonetti, I. ; Vasquez, A., *Stratégies identitaires*, P.U.F., Paris, collection « Psychologie d'aujourd'hui », 1990, p37.

⁴ Pageaux, D.-H., *La littérature générale et comparée*, Armand Colin, Paris, 1994, p 65.

1-Tenir les siens à distance

L'espace apparaît comme l'élément primordial sur lequel le protagoniste fonde son entreprise d'individuation. C'est à partir de cette catégorie que dès l'incipit du roman se signale cette question de la différenciation autour de laquelle Sami Tchak tisse l'intrigue de sa fiction. C'est, en outre, par ce critère que ce protagoniste semble légitimer sa volonté de se démarquer des siens: leur naissance dans un espace différent de celui où il a vu le jour établit entre eux et lui une distinction *a priori*. La formule « mes parents sont nés là-bas et [...] je suis né ici »¹ qui ouvre le roman est ainsi le point de départ et comme la justification d'une exotisation méprisante et tendancieuse de l'espace d'origine des ascendants.

La charge sémantique des expressions servant à localiser ce territoire trahit l'acharnement presque militant du protagoniste à se poser en étranger vis-à-vis de lui et à le situer le plus loin possible de sa terre natale. Désigné par le terme « ici », celle-ci est en permanence mise en opposition avec « là-bas » dans le discours de ce personnage. Les nombreuses occurrences² de cette dernière expression produit une impression d'accumulation ayant valeur d'insistance et visant à souligner l'idée d'éloignement et d'étrangeté de l'espace d'origine des siens. Celui-ci est en outre attribué à ces derniers de manière exclusive et tout autant insistante. On en a la preuve par l'emploi itératif de « chez lui »³ ou « chez eux » qui quelquefois précèdent ou suivent la locution « là-bas ».

La distanciation vis-à-vis de l'espace de la société d'origine des ascendants passe aussi par sa dépréciation à travers l'édification d'une image peu glorieuse contrairement à celle de la société d'accueil. *Primo*, le protagoniste semble vouloir dénier son existence: il ne le désigne pas systématiquement par son nom mais par les locutions adverbiales précédemment citées. Bien qu'il s'agisse de l'Afrique, ce nom n'apparaît pour la première fois qu'à la page 17. La France, le pays d'accueil, est, en revanche, nommée et de façon répétitive avant cette page. Son évocation est faite avec fierté et une note de grandiloquence qui dénote la fascination du narrateur: elle semble incarner pour lui le modèle d'une société exemplaire

¹Tchak, S., *op. cit.*, p 9.

² On en compte en moyenne trois par page. Et il y a parfois une répétition de cette locution adverbiale dans deux ou trois phrases successives.

³Il faut noter que si le narrateur assortit quelquefois « là-bas » à « chez lui » ou « chez eux », attribuant ainsi expressément l'espace du pays d'origine de ses parents à ceux-ci, il ne s'approprie pas, en revanche, l'espace d'accueil qu'il nomme « ici »: il n'emploie pas, par exemple, l'expression « chez moi », en ce qui concerne la société d'accueil. Ce silence est annonciateur de son positionnement au regard de l'espace de la société d'accueil.

aux antipodes de celle dont sont originaires ses parents. Outre les adverbes de lieu employés en vue de le caractériser, avant et après la page 17, l'allusion à l'Afrique se fait par le biais de métaphores telles que « coin natal »¹, « trou natal »², ou de la désignation « village ». Elles ont pour but de minimiser la valeur de cet espace tandis que la société d'accueil est considérée comme « le paradis »³.

Secundo, la société d'origine est dépeinte comme un espace anomique peu propice au développement d'une existence saine et épanouie. Sa description avec force détails scatologiques et grossiers, souvent amplifiés⁴ met davantage en relief une décrépitude qui en fait un espace antonyme des « cieux [...] éléments »⁵ » qui symbolisent la société d'accueil. Sa dégénérescence est si généralisée qu'il semble irrémédiablement voué à l'autodestruction et au chaos.

Il faut noter, par ailleurs, la transposition de la dichotomie entre « ici » et « là-bas » à l'échelle de la société d'accueil et, par ricochet, celle de la démarche de rejet du protagoniste de ce qui représente la société d'origine de ses parents. Il y a comme une mise en abyme de la question de la différenciation au sein du roman qui surenchérit la portée de cette stratégie. Ici, Paris est, bien évidemment, porteuse des mêmes attributs valorisant que la France. Mais dans le contexte de l'immigration, cette ville est surtout l'allégorie de la France des Français d'origine française. La démarche de différenciation du protagoniste va donc, ici également, transiter par le déplacement d'un espace périphérique vers un espace central. Il va alors quitter la banlieue – « les milieux à regroupement racial »⁶ pour Paris la prestigieuse, la ville des « Champs-Élysées et de la tour Eiffel de Gustave »⁷.

La démarcation par rapport aux siens se poursuit même au sein de l'espace parisien. Le protagoniste avoue son aversion pour le « plus ethnique coin du XVIII^e arrondissement [car] il y a trop de regroupement racial là-

¹Tchak, S., *op. cit.*, p 11.

²*Ibidem*, p 14.

³*Ibidem*, p 11.

⁴ « Là-bas [...], la misère c'est plus nu que les gosses morveux au ventre enflé. [...] Là-bas, c'est trop sale ! Dans les villes, des dépotoirs publics dorment dans la même chambre que les gens. [...] Des mouches qui se mouchent et baisent sur la viande, sur les repas, où elles pondent des milliers de larves », *ibidem*, p 19-20.

⁵*Ibidem*, p 11.

⁶ Tchak, S., *op. cit.*, p 179. L'image de cette banlieue est, en effet, peu reluisante: « La banlieue, c'est mortel. Il n'y a rien [...] Dès 17 heures, les gens se terrent chez eux et tout est mort, sauf les jeunes qui errent comme des âmes en peine », *ibidem*, p 183.

⁷ - *Ibidem*, p 182.

bas. Et là où il y a regroupement racial, [...] c'est un peu comme si la République reculait »¹. On note ainsi une deuxième mise en abyme du traitement de la question de la différenciation dans le roman. On peut déduire de la réitération de cette technique – appliquée les deux fois au contexte de la société d'accueil – le caractère crucial du besoin de distinction du protagoniste dans la société d'accueil.

La valeur de la banlieue est, en fin de compte, symétrique de celle de la société d'origine des ascendants du protagoniste. L'une et l'autre sont situées à un pôle négatif: le pays d'origine ne reflète que décadence et désespoir, et la banlieue est comme un lieu de relégation. Quant à la France et Paris, ils occupent le pôle positif. Ils sont synonymes de développement, de grandeur, d'eldorado et Paris, spécifiquement, a une connotation de lieu de réussite sociale ou, tout au moins, celui où sont innombrables les possibilités d'une ascension sociale. Ce sont donc ces espaces à l'image méliorative qui servent de cheval de bataille au protagoniste dans sa quête de définition et de valorisation de soi au détriment des siens.

L'opposition établie entre l'espace de la société d'origine et celui de la société d'accueil affecte également les communautés humaines qui y vivent.

Une image dévaluée des personnages de la société d'origine

Les habitants du pays d'origine, la population immigrée vivant dans l'espace d'accueil ainsi que la nature des relations qui lient le protagoniste à son père immigré sont l'objet d'une dépréciation notable.

Comme dans le cas de l'espace, c'est d'emblée à travers les désignations que choisit le protagoniste dans le but d'identifier les siens que se dévoile l'écart qu'il voudrait établir entre eux et lui-même. Il faut souligner l'occultation à dessein du patronyme². Le protagoniste, au début du récit, laisse penser qu'il veut le porter à la connaissance du lecteur. Mais en fin de compte, il s'y dérobe préférant un discours de légitimation de son attitude à l'acte de nomination qui « donnerait vie » aux siens. Cette dissimulation dénie toute existence à ceux-ci et montre également son refus conscient d'assumer la filiation paternelle car la consonance étrangère de ce nom le classe *a priori* en marge de la communauté nationale.

¹ *Ibidem*, p 165.

² « Je vous ai déjà dit mon nom ? Très bien. Quel vilain nom ! Ne riez pas, soyez gentils et compatissants. Vous savez, je ne l'ai pas fabriqué moi-même. Ce sont les origines de mes parents qui veulent ça. », Tchak, S., *op. cit.*, p 11.

Ces habitants de la société d'origine symboliquement relégués à l'inexistence sont néanmoins représentés par un ensemble de qualificatifs qui ne rehaussent pas pour autant leur image. Il s'agit de termes relevant du bestiaire, qui évoquent l'atmosphère putride de leur univers. Cet environnement est, en effet, propice à la vie de « fourmis », de « sales hyènes », de « rats empoisonnés », de « vautours »¹, mots qui sont autant de métaphores déshumanisant cette population. Par ce procédé de désignation, le protagoniste semble vouloir souligner et justifier sa différence d'avec eux au point de déclarer: « Nous ne sommes pas faits avec la même argile qu'eux »².

Sa volonté de distinction s'exprime également à travers un portrait moral qui corrobore quelque peu l'image bestiale qu'édifient les dénominations précédemment citées. Les gens du pays d'origine vivent dans un état végétatif, primaire, comparable à celui des animaux: ils n'envisagent nullement de se démenier afin d'améliorer la qualité de leur vie et font montre d'une grande inclination à satisfaire leurs instincts libidinaux³. Ce qui explique la prolifération dans leur société de calamités telles le sida.

Les propos du protagoniste sont aussi porteurs d'une image qui semble se faire l'écho d'un certain discours, empreint de préjugés, qui ne définit les étrangers, les immigrés qu'à partir de critères sélectifs dont le choix trahit le rejet de leur communauté. Non seulement, elle est perçue comme un groupe d'individus indistincts mais ces derniers sont *disqualifi[és] sommairement*⁴. Seules leurs tares, leurs actions peu glorieuses sont systématiquement relevées et décrites à la loupe. Le protagoniste dénonce ainsi, entre autres travers, les pratiques frauduleuses des immigrés comme pour brandir une preuve de sa loyauté vis-à-vis de la France et de sa désolidarisation des siens: ces derniers sont, selon ses dires, « des gens qui ne laissent passer aucune occasion de baiser l'Etat français et ses systèmes d'aide aux précaires [...] en CAF, en ASSEDIC, en RMI [...]

¹ « Je sais que ces gens-là, ils sont comme des fourmis, qu'ils peuvent te fouiller les dépotoirs comme de sales hyènes [...] c'est pour crever comme des rats empoisonnés. [...] C'est une vie de chien qu'ils mènent [...] Une vie qui bouffe du caca, mange les os, mange de la charogne comme les vautours », *ibidem*, p 18-19.

² *Ibidem*, p18.

³ « Chez eux, dit le protagoniste, il y a aussi beaucoup de fainéants qui passent leur temps à se dorloter la zigoulette, c'est vrai à te câliner le clitoris, parce que même dans la misère et la crasse, ils aiment jouir. », Tchak, S., *op. cit.* p19.

⁴ Mbembe, Achille, « Les composantes de l'identité française. La France à l'ère post-coloniale », in *Cahier français*, n° 342, janvier-février 2003, « L'identité nationale ». Paris: éditions La documentation Française, p 48.

en tout le machin social »¹. Il offre ainsi d'eux l'image de personnes nocives à la société d'accueil. Son acharnement à dénoncer la communauté d'immigrés peut se lire comme la manifestation d'un instinct de protection d'une société à laquelle il veut s'identifier. Ses propos laissent quelquefois transparaître une espèce de racisme anti-noir, attitude extrême qui est la conséquence d'une démarche de différenciation systématique et très complaisante à l'égard du camp dans lequel il se situe.

Sa volonté de démarcation ne s'exprime pas uniquement face aux personnes de la société d'origine prise dans sa globalité. Elle est illustrée également par une confrontation avec la figure paternelle. La majeure partie du récit de *Place des fêtes* est un dialogue conflictuel explicite ou sous-entendu, entre le père et le fils, conflit qui prend, bien souvent, la forme d'un affrontement idéologique. Le fils s'attèle à la défense de l'Occident contre la responsabilité que lui attribue le père dans certains événements historiques – dont l'esclavage – qui auraient affectés de façon irrémédiable l'évolution de certaines parties du monde qui pâtiraient encore aujourd'hui des conséquences des velléités conquérantes de l'Occident². Le protagoniste se pose ainsi en allié inconditionnel de l'Occident contre « le discours [accusateur] d'un né là-bas »³. Il épouse un certain dialogue paternaliste condescendant et certaines thèses essentialistes, racistes qui ont servi à justifier les entreprises esclavagistes et colonialistes⁴. Au paroxysme de son apologie de l'Occident et lorsque son sentiment de distinction semble exacerbé, il désigne les siens par le vocable « Nègres » – en lieu et place de « Noir » qu'il utilise habituellement – qui dans ce contexte acquiert toute sa charge historique négative. Le protagoniste est, en fin de compte, comme aliéné par cette stratégie de différenciation car en rabaissant les siens par complaisance pour la société d'accueil, il ne paraît pas se rendre compte qu'il n'échappe pas à cette dévalorisation. Son action d'infériorisation des siens vise également la culture de ceux-ci.

¹ Tchak, S., *op. cit.*, p 32.

² Le père: « Ils ont commis tellement de crimes dans le monde qu'ils devaient se faire petits aujourd'hui et se racheter en nous aimant et en nous aidant, ces fils de puttes de Blancs ». Tchak, S., *op. cit.*, p 253.

³ *Idem.*

⁴ « Les Blancs, déclare-t-il, [...] eux, ils seront toujours fiers de leurs crimes. Partout où leur survie, leur supériorité militaire, leur supériorité intellectuelle, leur supériorité raciale, leur devoir d'hégémonie, leur mission civilisatrice, leur génie de construction, etc., l'avaient exigé, ou les y avaient incités, ils avaient commis des crimes», *Ibidem*, pp 254-255.

La dénégation de la culture de la société d'origine

Le terme de «culture» est à entendre ici au sens anthropologique. Il désigne selon Claude Lévi-Strauss « un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion ».¹ La stratégie de différenciation du protagoniste de *Places des fêtes* se réfère à la critique de l'inadaptation de certaines manifestations de cette culture à la société d'accueil. Saisies hors de leur contexte originel, elles sont présentées d'une manière caricaturale qui vise à les reléguer au rang de sous-culture au regard de la culture française. Le langage du pays d'origine est qualifié de « dialecte de là-bas »². Ce qui veut dire qu'il est un système linguistique à valeur secondaire par rapport à une autre langue, sans doute la langue française. Il est, qui plus est, étranger comme l'indique l'adverbe dont il est assorti. Il est aussi un « baragouin maternel »³, une sorte de parler barbare incompréhensible dans la société d'accueil. La conservation d'habitudes vestimentaires inappropriées est aussi critiquée. Par la transposition de ces mœurs dans la société d'accueil, la communauté d'immigrés s'auto-exclut desservant ainsi finalement la démarche de différenciation du protagoniste.

L'expression la plus importante du refus de s'identifier aux siens est celle du rejet du père. Il y a comme un désir du protagoniste de « couper le cordon ombilical » qui l'associe à la société d'origine, par la démythification de cette figure paternelle. Ainsi s'instaure-t-il une relation oppositionnelle entre le fils et son père. Dans ces rapports conflictuels, entre en jeu la notion de pouvoir qui, selon Jean-Paul Codol, est prise en compte dans l'analyse de la stratégie de la différenciation: *les études de la différenciation*, écrit-il, *se formulaient soient en terme de "déviance", soit en terme de "hiérarchie" de pouvoir et d'influence*⁴. L'intervention omniprésente de la voix du fils face à celle peu fréquente du père dans leurs échanges dénote la propension du fils à vouloir prendre le pouvoir et a ainsi s'émanciper de la subordination qu'implique pour lui le lien père/fils en référence aux normes matrimoniales de la société d'origine.

¹ Cuche, D., *La notion de culture dans les sciences sociales*. Éditions La Découverte, Paris, 1996, 2001, p 44.

² Tchak, S., *op. cit.*, p 43. Le dialecte est selon Le Dictionnaire Le Robert, un « système linguistique qui n'a pas le statut de langue officielle ou nationale, à l'intérieur d'un groupe de parlers ».

³ *Ibidem.*, p 234-235.

⁴ Codol, J. P., « Différenciation et indifférenciation sociale », in *Bulletin de psychologie* n° 365 tome XXXVII, mars-juin 1984, p 515.

Cette déstructuration de la hiérarchie dans la cellule traditionnelle familiale renvoie également au refus du descendant né dans la société d'accueil de « prolonger » le père, figure de proue et porte-parole incorruptible d'une lignée familiale et d'un univers culturel dont il veut s'exclure.

La volonté du protagoniste de se dissocier des siens s'exprime, en outre, par le biais d'une sorte de crise œdipienne. Le meurtre symbolique du père se traduit notamment par une « émasculatation » figurative de ce dernier. Son impuissance sexuelle – un état qu'il considère comme honteux et à tenir secret – est révélée et tournée en dérision: « Tu n'as jamais eu le pouvoir du mari [...] Un homme mou comme une poire pourrie avec [ses] grosses couilles chargées de [son] impuissance devant la grande gueule de maman la pute »¹. Pendant que le père est vilipendé à cause de son handicap phallique, la mère est adulée pour son libertinage sexuel. Cette situation est le signe de l'adhésion du protagoniste à la promotion de l'émancipation féminine faite dans la société d'accueil où l'on refuse l'attribution exclusive de privilèges à l'homme.

Le développement de la stratégie de différenciation du protagoniste qui laisse voir en filigrane sa tendance marquée à se conformer aux valeurs de référence de la société d'accueil, présage de son positionnement identitaire. Cette *revendication de la différence pour soi*² s'avère ainsi une phase incontournable dans la recherche d'une définition de soi car « la différence est recherchée lorsqu'elle donne un "plus" au sujet, qu'elle lui permet d'affirmer son individualité »³. Le protagoniste disqualifie ainsi le groupe socio-culturel auquel il appartient en vue de son individuation.

Pour une identité⁴ du compromis. Une identité individuelle, appropriation extravagante de la « Liberté » française

Après le rejet de la culture de la société d'origine, le protagoniste affirme son identité en démontrant qu'il reconnaît comme siennes les

¹ Tchak, S. *op. cit.*, p 49.

² Codol, J. P., *op. cit.*, p 516.

³ *Multitudes* n° 26- Revue trimestrielle, éditions Amsterdam, Automne 2006, p 192.

⁴ L'identité peut être définie comme l'ensemble structuré des éléments identitaires qui permettent à l'individu de se définir dans une situation d'interaction et d'agir en tant qu'acteur social. Dans le présent contexte, elle est fondée sur des indices culturels et l'idée de nation: l'identité dont il est ici question est l'identité culturelle et nationale. L'analyse à venir porte sur la spécificité de son expression, dans le roman de Sami Tchak, sur les plans aussi bien individuel que social.

valeurs culturelles et nationales de la société où il est né. Si à cet effet l'appropriation et l'assimilation des normes de la société d'accueil s'avèrent des impératifs, on remarque que leur interprétation et leur usage sont excessivement déformés et tendancieux. Tel est le cas de la référence sur laquelle ce protagoniste assoit son appartenance à la société française, à savoir la « Liberté »¹, l'un des aspects de la devise de la République française – « Liberté, Égalité, Fraternité ». C'est au nom de cette liberté – dont la mise en application est en l'occurrence abusive et désinvolte – qu'il donne de lui-même l'image d'un personnage libertaire. La déclaration qu'il fait dès l'incipit du roman² est alors comme l'étendard de cette identité personnelle dont les caractéristiques transparaissent à travers divers indices.

Son langage débridé marqué par l'emploi récurrent de termes scatologiques, vulgaires et grossiers est, selon lui, l'une des preuves de son appartenance à la société d'accueil. C'est ainsi qu'il justifie l'usage du vocable « putain » que l'on retrouve tout au long du récit dans les titres de chapitres tels que « Putains de vie ! »³, « Putain de nés là-bas »: « Je dis putain parce que les gens le disent en France. »⁴

Ce langage est également comme une démonstration du droit à la liberté, par le refus de la censure. Exprimer les réalités telles qu'elles sont quand bien même leur description sans fard serait dérangeante est un autre leitmotiv du narrateur.

Cette liberté est aussi dévoilée par une sexualité totalement désinhibée. Le protagoniste entretient, en effet, avec sa sœur, sa nièce et sa cousine, des relations incestueuses répétées et fait montre d'une excessive lubricité dans l'exposition fort détaillée de ces rapports prohibés.

L'interprétation très subjective de cette « liberté » française fait en fin de compte du protagoniste un être immoral, excentrique. Il se forge ainsi inconsciemment une identité individuelle de « monstre » social. Mais au-delà de cette image reconstituée à partir d'une lecture analytique, l'identité sociale que s'attribue consciemment le protagoniste, celle qui signe son existence dans la société est également révélée par ses propos.

¹ Le choix de calquer son identité individuelle sur cet aspect précis de la devise de la république française peut être perçu comme une manière de justifier sa récusation radicale et désinvolte de la société d'origine des siens.

² « Ce que je vous dirai en mon âme et conscience, je le dirai avec la liberté que me confère la nation », Tchak, S., *op. cit.*, p 9.

³ *Ibidem*, p 9.

⁴ *Ibidem*, p 209.

Le choix résigné d'une identité circonstancielle valorisante

Par-delà ses choix culturels, c'est en fin de compte l'option pour une identité nationale que fait le protagoniste: celle de rattacher son identité à celle de sa terre natale: « Je suis né français, papa. Je suis français »¹. Cette identité nationale ne bénéficie cependant pas de la reconnaissance de la société où il a vu le jour. Aux yeux de celle-ci et de son propre point de vue, l'identité première et essentielle est raciale: « Tout le monde sait que cela ne veut absolument rien dire, qu'on peut changer de papiers, mais jamais de couleur. »² Ce déficit de reconnaissance sociale a pour conséquence une déstabilisation du sentiment identitaire premier. Cette situation rappelle ce qu'écrit Codol au sujet de la quête de reconnaissance sociale de l'identité: *Il ne suffit à personne d'avoir le sentiment personnel de son identité. Celle-ci doit être "reconnue socialement"*³. Ainsi en raison du regard essentialiste que la société d'accueil porte sur son identité, le protagoniste est amené à reconsidérer quelque peu la radicalité de son déni des siens. « Malgré moi, avoue-t-il, il y avait en moi un peu de l'Afrique, à cause de la saloperie de mes parents »⁴. Sa stratégie de différenciation n'atteint donc pas le but escompté car *une des finalités stratégiques essentielles pour l'acteur*, écrit Joseph Kastersztein *est la reconnaissance de son existence dans le système sociale* »⁵.

En dépit du trouble que crée ce manque de reconnaissance sociale de son identité nationale, le protagoniste n'envisage pas de la quêter car cela lui semble un vain combat. Il va donc passer outre cette « caution » sociale, préférer la voie de l'abdication et se contenter de se convaincre soi-même de son appartenance à la nation française en dépit des désagréments que lui cause dans sa société natale ce qu'il nomme sa « couleur tordue »⁶, « la sale couleur de ta peau »⁷. En définitive, bien que son identité nationale, sa citoyenneté française soit quelquefois contrariée par son identité raciale, il se résigne à opter pour la première au détriment de la seconde car celle-ci

¹ Tchak, S., *op. cit.*, p 22.

² *Ibidem*, p 23.

³ Codol, J.P., *op. cit.*, p 524.

⁴ Tchak, S., *op. cit.*, p 273.

⁵ Kastersztein, J., « Les stratégies identitaires des acteurs sociaux : approche dynamique des finalités », in *Stratégies identitaires*, *op. cit.*, p 32.

⁶ *Ibidem*, p 290.

⁷ *Ibidem*, p 179.

dit-il, « n'est pas du bon côté »¹. Il se réclame ainsi d'une identité nationale française qui apparaît pour lui plus valorisante que celle de ses origines.

Au terme de cette analyse, il semble intéressant de conclure autour de deux idées spécifiques mais complémentaires portant, l'une sur la stratégie de différenciation et l'autre sur le choix identitaire. Par le biais du processus de différenciation, le protagoniste issu de l'immigration vise à afficher son désir d'intégration à la société natale, aiguillonné par la peur d'être refoulé par celle-ci. L'exacerbation de sa mise en œuvre est comme une proclamation de la liberté d'autodétermination et l'acte de révolte d'un être qui du fait du choix de ses parents – celui d'émigrer – se trouve confronté à la nécessité de se définir par une identité circonstancielle salutaire. Cette issue confirme, par ailleurs, l'hypothèse avancée dès l'entame de cette analyse: le besoin de faire partie du monde incarnant la positivité, du camp dominant. Tout le développement de la stratégie de différenciation n'est, en effet, fondé que sur la mise en relief de la grandeur de la société d'accueil. Son espace aux antipodes de la périphérie est décrit comme un lieu d'existence idéal, ayant droit de Cité, portant le sceaux du progrès, où vivent des Hommes « supérieurs », policés et intègres, conscients des défis que leur impose la marche du monde et œuvrant pour une culture toujours plus évoluée au service du bien-être humain. Compte tenu de ce que Sami Tchak est l'une des voix de la littérature de la « migritude »², produite dans un contexte d'ouverture au monde, l'on peut effectuer un rapprochement entre les choix de son protagoniste pour le « camp du pouvoir » et les enjeux de la mondialisation. Lorsque l'on sait qu'à l'origine³ ce concept désigne une réalité qui n'est certes plus ouvertement d'actualité mais dont les traces sont aujourd'hui visibles dans le fonctionnement de la géopolitique, on peut se demander si les particularités culturelles et nationales des mondes économiquement faibles ne risquent pas une dissolution au profit de celles des pôles économiquement forts. En tous les cas, le « monstre social » que crée l'option identitaire du protagoniste de *Place des fêtes* laisse supposer qu'une

¹ *Idem.*

² Chevrier, J.: « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de “ migritude ” », in *Notre Librairie*, numéro 155-156, juillet-décembre 2004- « Identités littéraires »

³ « [La mondialisation] désigne initialement le seul mouvement d'extension des marchés des produits industriels à l'échelle des blocs géopolitiques de la Guerre Froide », sur www.wikipedia.org.

mondialisation profitable à toute l'humanité est celle qui devrait s'ébaucher sur le modèle glissantien¹.

Bibliographie

Camilleri, C.; Kastersztein, J. ; Lipiansky, E.M.; Malewska-Peyre, H.; Tobaada-Leonetti, I.; Vasquez, A. *Stratégies identitaires*, P.U.F., Paris, mai 1990.

Chevrier, J., « Afrique(s)-sur-Seine: autour de la notion de "migritude" », in *Notre Librairie*, numéro 155-156, juillet-décembre 2004- « Identités littéraires », pp 96-100.

Codol, J. P. : Différenciation et indifférenciation sociale », in *Bulletin de Psychologie*, numéro 365, tome XXXVII, 1984, pp 515-529.

Cuche, D., *La notion de culture dans les sciences sociales*, éditions La Découverte, Paris, 2004.

Glissant, É., *Traité du Tout-Monde, Poétique IV*, Gallimard, Paris, 1997.

Lévi-Strauss, C., *L'identité*, éditions Grasset et Fasquelle, Paris, 1977

Mbembe, A., « Les composantes de l'identité française. La France à l'ère post-coloniale », in *Cahier français*, n° 342, janvier-février 2003, « L'identité nationale », éditions La documentation Française, Paris.

Kane, M., « Le thème de l'identité culturelle et ses variations dans le roman africain francophone », in *Ethiopiennes* n° 4, Revue trimestrielle de culture négro-africaine (version électronique), 3e trimestre 1985 volume III n°3.

Pageaux, D.-H., *La littérature générale et comparée*, Armand Colin, Paris, 1994.

¹Edouard Glissant soutient une mondialisation qui considère le monde comme une globalité faite de particularismes qui se nourrissent mutuellement par un échange fructueux: « La mondialisation conçue comme non-lieu, en effet, mènerait à une dilution standardisée. Mais pour chacun de nous, la trace qui va de son lieu au monde et retour et aller encore et retour encore, indique la seule permanence. [...] La trame du monde s'avive de toutes les particularités, quantifiées ; de tous les lieux reconnus. La totalité n'est pas ce qu'on dit être l'universel. Elle est la quantité finie et réalisée de l'infini détail du réel. » Glissant, Edouard, *Traité du Tout-Monde*, Poétique IV, éditions Gallimard, Paris, 1997, p 192.